



JOURNAL D'INSTRUCTION PUBLIQUE

Volume VII.

Montreal, (Bas-Canada) Juin, 1863.

No. 6.

SOMMAIRE.—LITTÉRAIRE.—Poésie: St. Jean-Baptiste, par Victor de Lapendé.—
ÉDUCATION: Solutions des problèmes de la dernière livraison.—AVIS OFFICIELS:
 Letres approuvées par le Conseil de l'Instruction Publique.—Diplômes accordés
 par les Bureaux d'Examinateurs.—Instituteur demandé.—INSTRUMENTS: Du choix
 des commissaires d'école.—Rapport du Secrétaire de l'Éducation du Bas-Canada
 pour l'année 1862.—Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'École, pour
 1859 et 1860. (suite et fin).—Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'École,
 pour les années 1861 et 1862.—Bulletin des Publications et des Réimpressions les
 plus récentes: Paris, Bruxelles, Londres, Québec, Montréal.—Petite Revue Mensuelle.
 —NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin des Sciences.—Bulletin des
 Beaux-Arts.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ST. JEAN-BAPTISTE.

I.

LE BAPTÊME AU DÉSERT.

Dans les plaines où luit, d'un éclat jaune et morne,
 Des sables ondoyant l'aridité sans borne,
 Loin des puits et de l'ombre et plus loin des humains,
 Est accroupi, couvrant sa tête de ses mains,
 Fauve, sombre, immobile et différant à peine
 Des rochers calcinés percant la molle arène,
 Un homme aux durs contours, aux flancs maigres, nerveux,
 Inculte, hérissé de barbe et de cheveux ;
 Un éclair parfois brille en son orbite cave,
 Il a l'œil d'un voyant et l'habit d'un esclave ;
 Des lanternes de cuir serrent contre ses reins
 Les poils roux du chameau tissés avec des crins.
 Ifors lui seul, il n'est pas, sous ce ciel rouge, une âme ;
 Pas un insecte errant dans cet air tout de flamme,
 Pas un brin d'herbe et pas une baleine de vent ;
 Lui seul, dans la fournaise, a pu rester vivant.
 Autour de lui, sans fin, le silence et le vide,
 Et du sable éternel la mer morte et livide.
 La lumière, inondant son immense prison,
 D'un cercle épais de feu ferme tout horizon.

Or l'hiôte du désert qui, sans tomber en cendres,
 Habite ainsi le feu, pareil aux salamandres,
 Disait :—" Toi que j'entends, où donc es-tu caché,
 Esprit retentissant à mon ombre attaché ?
 J'écoute, je te suis ; seul avec ta parole,
 Sourd à toutes les voix de ma chair que j'immole,
 J'ai marché bien des jours, bien des nuits, sans savoir
 Où tu fais ta demeure, Esprit, et sans te voir.
 Dans les buissons ardents peut-être tu te voiles ?
 Incliné sur les puits où tremblent les étoiles,

Le moindre bruit de l'eau tient mon âme en suspens,
 Mais, au fond, je n'ai vu nager que les serpents,
 Dans les bois du Carmel, en écartant leurs branches,
 J'ai vu des nids s'ouvrir et fuir des niles blanches,
 Et dans l'autre, devant mon œil qui te poursuit,
 L'œil sanglant du lion flamboyer dans la nuit.
 En tous lieux, dans la plaine ou la vallée étroite,
 Dans les flots, ta voix parle à ma gauche, à ma droite ;
 Jamais pourtant, Seigneur, tu n'as voulu montrer
 La gloire de ton front que je viens adorer."

—" Va partout où des yeux le rayon peut s'étendre :
 Ne te lasse jamais ni de voir, ni d'entendre :
 Que ton regard des bois perce les sombres murs ;
 Fouille au creux des volcans ; du bord des puits obscurs,
 Vois l'onduleux serpent sillonner les eaux calmes ;
 Entr'ouvre les rameaux des cèdres et des palmes,
 Écoute leurs oiseaux ; et considère, encore,
 Le grand désert couché dans sa cuirasse d'or.
 Des sables, des forêts, des flots, d'où qu'elle vienne,
 La voix qui parlera sera toujours la mienne."

—" Seigneur ! te voir un jour, pour prix des ans nombreux
 Consumés au désert en jeûnes rigoureux !
 Tu le sais, j'ai si bien dompté la laine grossière,
 Qu'on dirait que je vis de flamme et de poussière.
 Marchant vers l'horizon, qui recule toujours,
 A peine ai-je trouvé, tous les deux ou trois jours,
 Une source, un peu d'herbe et quelques sauterelles.
 J'ai quitté la maison, la vigne paternelles,
 Et ma mère et les miens, pour suivre ton sentier ;
 A tes commandements j'appartiens tout entier ;
 A peine des humains sais-je encore le visage.
 Donne-moi mon salaire après ce dur voyage,
 Découvre-moi ta face, et ces lèvres d'où sort
 Un souffle nourricier plus puissant que la mort !"

—" Que veux-tu ? je n'ai pas de lèvres ni de face.
 Renonce à me trouver dans un coin de l'espace ;
 Je n'habite pas l'autre, ou le cèdre, ou le puits.
 Tes bras s'ouvrent en vain pour me saisir ; je suis
 Plus prompt que le simoun, et plus insaisissable
 Que n'est dans un rayon l'atome ailé du sable,
 Plus subtil que le feu, plus transparent que l'eau,
 Plus fluide que l'air agité par l'oiseau.
 Touche, là-haut, des nuits les blanches éfilcelles ;
 Moi je suis plus lointain, plus innombrable qu'elles.
 Enlace dans tes bras le désert ou les mers,
 Moi je suis plus grand qu'eux, plus un et plus divers ;
 Je suis plus beau, je n'ai ni couleur ni figure.
 Qui prétend m'avoir vu commet une imposture.
 Reste mon serviteur ; écoute ; obéis-moi,
 Moi, lorsque tout se fait, qui retentis en toi...
 Si tu pouvais me voir, c'est à l'heure suprême
 Où, fermant tes deux yeux, tu plonges dans toi-même."